L'attaque anglaise dans les eaux algériennes

(SUITE DE LA PREMIERE PAGE)

Si le gouvernement de Londres projette quelque nouvelle menace contre un territoire français, il ne doit lui rester aucun doute à présent sur la façon dont ses initiatives seront reçues.

« Un grave événement »

Paris, 20. — Les milieux politiques français voient dans l'incident d'Alger un grave événement. On explique la gravité de la situation par le fait qu'à l'opposé de Madagascar, qui se trouve à une distance de 6.000 kilomètres de la mère-patrie, les avions anglais ont été cette fois-ci aux portes de la France. Encore qu'on ne puisse rien prédire, on souligne dans les cercles précités qu'il y a tout lieu de croire que les provocations anglaises auront dans ce cas-ci un tout autre effet.

Des avions anglais survolent Vichy

Vichy, 20. — Cette nuit, entre minuit 50 et 1 h. 15, des avions anglais ont survolé Vichy. La D.C.A. est entrée en action.

Deux appareils britanniques contraints d'atterrir en A. O. F.

Dakar, 20. — On annonce qu'un avion anglais qui survolait Konakry a été contraint d'atterrir sous le feu de la D.C.A. Un deuxième avion britannique a dû également se poser le 18 mai sur la plage.

Conférences militaires à Vichy

Vichy, 20. — Le général Dentz, haut-commissaire pour la Syrie et le Liban et commandant en chef des forces armées françaises du Levant, est arrivé aujourd'hui à Vichy. Il a été reçu par M. Pierre Laval dans le courant de la matinée.

On apprend que le général Dentz assistera à une réunion de caractère militaire qui se tiendra sous la présidence de l'amiral Darlan, commandant en chef de l'armée française.

D'autre part, le président Pierre Laval, chef du gouvernement, qui, venant de Paris, était arrivé à Vichy tard dans la soirée d'hier, s'est entretenu une partie de la nuit avec ses principaux collaborateurs qui l'attendaient à l'Hôtel du Parc.

Ce matin, le président Laval a rendu compte au maréchal, chef de l'Etat, des entretiens qu'il avait eus à Paris. Il a ensuite reçu le gouverneur général Brévié, secrétaire d'Etat aux Colonies, l'amiral Auphand, secrétaire d'Etat à la Marine, et l'amiral Platon, secrétaire d'Etat auprès du gouvernement.

Le président a retenu ensuite à déjeuner le général Bridoux, secrétaire d'Etat à la Guerre, qu'accompagnaient les généraux d'armée Ollery et Dentz, les généraux de corps d'armée de Saint-Vincent, de Lattre de Tassigny, Decamp, et le général de division Est d'Erigal.

LES CRIMES ANGLAIS

UN AVEU DE L'ARCHEVÊQUE DE CANTERBURY

Berlin, 20. — Le service d'Informations britannique communique que l'archevêque de Canterbury a exprimé son mécontentement de ce que les bombardements des villes de Lübeck et de Rostock avaient donné lieu à des manifestations de joie dans la presse britannique.

Les milieux politiques allemands sont d'avis que ce mécontentement prouve bien que l'aviation britannique a détruit des monuments historiques de haute valeur et terrorisé la population civile.

En réalité, l'archevêque de Canterbury avoue implicitement que le bombardement des anciennes cités allemandes ne recherchait pas des objectifs militaires mais n'avait qu'un but, celui de semer la terreur ; il trouvera donc sa place parmi un des chapitres les plus importants des crimes de la guerre.

LE PROCÈS D'ANKARA

Le Ministère public a prononcé son réquisitoire

Ankara, 20. — Dans le procès intenté aux auteurs de l'attentat à la bombe sur la personne de l'ambassadeur d'Allemagne, le Ministère public a réclamé la peine capitale pour les deux inculpés turcs Suleyman et Abdurrahman. Pour les accusés soviétiques, Pavlov et Kornilov, il a demandé l'application du paragraphe du code pénal turc qui prévoit des emprisonnements allant de 15 à 20 ans « pour participation à un attentat prémédité sur la vie d'une tierce personne ».

Le réquisitoire du Ministère public a duré 4 heures.

Le Tribunal a décidé de remettre la suite du procès au 3 juin.

SUR LE FRONT DE L'EST

(SUITE DE LA PREMIERE PAGE)

Pour le reste, hormis des tirs de harcèlement de l'artillerie, l'activité dans le secteur Nord du front de l'Est s'est bornée à des reconnaissances et actions des troupes d'assaut, marquées de succès pour nos forces armées.

Les derniers combats de Kertch ont été acharnés

Berlin, 20. — A la suite de la destruction de trois armées bolchevistes et de la conquête de toute la péninsule de Kertch par des troupes germano-roumaines sous le commandement du général-colonel von Manstein, nouvelle déjà annoncée par le Haut Commandement de l'armée, on publie les détails suivants relatifs aux derniers combats :

Les débris des armées soviétiques défaites se sont enfuis sur la pointe extrême de la presqu'île qui s'étend au Sud-Est de la ville de Kertch, près d'Akburnu, et sur la bande de terre au Nord-Est de Kertch, près de Jenikale. De ces deux points ils ont essayé de se sauver par le détroit de Kertch au moyen de barques et de bateau.

En collaboration avec l'aviation qui, au cours de bombardements et de vols en rase-mottes, a attaqué avec efficacité les positions soviétiques ainsi que leurs concentrations de navires et leurs embarquements, les troupes allemandes ont brisé la dernière résistance désespérée des Bolchevistes. Le 15 mai, après une violente bataille et un assaut téméraire effectué au moyen de canots, le Fort Akgburnu a été enlevé.

Au cours de ces opérations, des Stukas et des canons de D.C.A. allemands ont soutenu l'attaque de l'infanterie. En même temps, au Sud-Ouest de ce fort, la dernière résistance d'un groupe soviétique, qui s'était retranché près de la fortification de Staryi Karantin, a été brisée. De nombreux fortins disséminés dans les rochers et dont la garnison se défendit jusqu'au bout et subit par conséquent des pertes très élevées, furent pris à l'aide de lance-flammes. Dans la soirée du 19 mai, ce fort était également aux mains des troupes allemandes. Plusieurs milliers de Bolchevistes furent faits prisonniers. Ainsi fut enlevée aux Soviets, au cours de combats acharnés, la tête de pont située au Sud-Est de la ville de Kertch.

Au Nord-Est de Kertch, aux abords de Jenigale, et dans la mine de Wojkow, les Soviets ont opposé une résistance particulièrement tenace. Par des attaques répétées, échelonnées en profondeur, mais qui demeurèrent vaines, les Bolchevistes encerclés tentèrent d'arrêter l'avance progressive des troupes allemandes. Le terrain, avec ses nombreuses excavations et ses couloirs de communication souterrains, favorisait la résistance de l'ennemi.

Tard dans l'après-midi de mardi, après avoir brisé net la puissante résistance soviétique, les troupes allemandes atteignirent la mer près d'Opasnaja et prirent la partie saillante du Fort Jenikle. Des troupes appartenant à une autre division allemande montèrent à l'assaut du phare situé près de Gleiki, vers le Nord-Ouest, ainsi que ses fortifications.

Rien qu'en cet endroit, les Bolchevistes, acculés à la mer, ont perdu 8.250 prisonniers et 2.000 tués.

Les menaces allemandes contre la route maritime de Mourmansk et d'Arkhangel

Berlin, 20. — Les milieux militaires déclarent que l'importante ligne de ravitaillement soviétique vers Mourmansk et Arkhangel est continuellement menacée et interrompue par l'aviation et les forces navales allemandes.

Plusieurs fois déjà, des convois américains et anglais ont été dispersés et des navires détruits dans le port de Mourmansk.

Les Britanniques autant que les Américains ont dû payer par des pertes sérieuses, leur tentative de maintenir cette route ouverte au moyen d'importantes forces navales.

Du 1er Janvier au 19 Mai, des unités navales et aériennes allemandes ont obtenu de brillants résultats dans les régions arctiques. Elles ont coulé 2 croiseurs, 5 sous-marins, 2 contre-torpilleurs, 1 bateau-vigie et 27 navires de commerce jaugeant 126.200 tonnes.

En outre, 5 autres vapeurs dont un navire brise-glaces ont été endommagés. Un croiseur, plusieurs contre-torpilleurs et 41 cargos ont probablement été coulés.

Toutes ces opérations se sont déroulées dans l'Océan Glacial Arctique et dans l'Atlantique Nord, entre le Spitzberg et le cap Nord, ainsi que plus au Nord, dans la Mer Blanche, dans la baie de Kola et près de Mourmansk. La plupart de ces résultats ont été obtenus par des forces de protection et des avions d'escorte opérant dans des conditions extrêmement défavorables : mer démontée, mauvaise visibilité, tempêtes de neige et résistance acharnée de l'ennemi.

Berlin, 20 — Des avions de combat et des Stukas allemands ont attaqué hier avec succès les installations portuaires de Jokonga sur la côte de l'Océan Glacial arctique. Des avions rangés au sol furent touchés, lors d'une attaque contre un important aérodrome. D'après les renseignements parvenus jusqu'à présent, des chasseurs allemands ont abattu, dans ce secteur, 9 avions en combats aériens.

7 AVIONS ANGLAIS ABATTUS

Rome, 20. — *Le Grand Quartier Général communique :*

Le feu d'artillerie de nos batteries a causé dans les positions ennemies d'un secteur de la Cyrénaïque, des incendies de grande envergure.

Au cours de combats aériens deux avions anglais furent descendus par les chasseurs allemands, un troisième fut abattu par la D. C. A.

Lors d'une incursion sur Bengazi, quelques maisons furent endommagées. La population arabe déplore cinq victimes.

Un de nos sous-marins n'est pas rentré à sa base. Les familles de l'équipage furent avisées.

Lors des attaques à la bombe au-dessus de Malte effectuées par des formations italiennes et allemandes, il y eut de violentes batailles aériennes. Par le feu de nos mitrailleuses deux Spitfire et un Beaufighter furent abattus. Nous n'avons subi aucune perte.

Un avion de reconnaissance fut attaqué par deux chasseurs ennemis au Nord de Pantelleria. Il descendit un des adversaires et repoussa l'autre. L'avion de reconnaissance, après avoir accompli sa mission, est rentré à sa base.

ROOSEVELT ET LES JUIFS

(SUITE DE LA PREMIERE PAGE)

Ce qui s'est passé en Europe ne manquera pas de se passer en Amérique car les Juifs ne sont pas étouffés par la modestie et le sens de la mesure. La leçon reçue jusqu'à présent ne leur profitera pas dans l'avenir. Rejetés d'un côté, ils tenteront, au détriment du voisin, de redresser leur situation sitôt retombée....

La France a eu sa part de Juifs. La catastrophe était rendue inévitable et la Nation française n'y a pas échappé. Maintenant encore la communauté populaire française est sans cesse l'objet de leurs complots sournois.

Le gouvernement, qui a pris déjà de nombreuses mesures contre eux, veut encore intensifier son action pour refréner l'activité sémite. A ce propos, ainsi que l'a fait connaître M. Darquier de Pellepoix, commissaire général aux questions juives, une police spéciale va être créée.

Ainsi, les Juifs seront mieux contrôlés que jusqu'à présent et on ramènera à la raison ceux qui n'ayant pas compris qu'ils ne sont plus les maîtres continuent toujours à se considérer comme tels.

LE LOYALISME DE LA MARTINIQUE

(SUITE DE LA PREMIERE PAGE)

fectiblement loyale, quelles que soient les mesures d'intimidation dont elle pourrait faire l'objet, ou les actes de violence qu'elle devrait subir.

« N'ayant qu'une patrie et qu'un chef, ajoutèrent-ils, nous prenons la ferme résolution de résister à toute agression, et nous saurons faire au besoin le sacrifice de nos vies ».

Dans le malheur qui s'est abattu sur notre pays, et devant les dangers qui continuent à le menacer, ces fières paroles apportent un immense réconfort dans le cœur de tous les Français ; elles témoignent une fois de plus avec force qu'envers et contre tous, l'âme de la France survivra jusque dans ses possessions les plus lointaines et que pour tous c'est une raison d'espérer et de vivre.

CE QUE LES ANGLAIS NOUS ONT PRIS DEPUIS DEUX ANS

Vichy, 20. — Depuis juin 1940, soit par la violence, soit par la trahison, la Grande-Bretagne nous a pris une partie importante de notre Empire. Des chiffres seront plus éloquents que tous les commentaires. La Grande-Bretagne nous a pris l'Afrique Equatoriale Française, la Syrie et le Liban, le Cameroun, les Comptoirs Français de l'Inde, Saint-Pierre et Miquelon, les établissements français d'Océanie, la Nouvelle Calédonie et récemment Diego-Suarez. Au total, des territoires représentant six fois l'étendue de la France et une population de près de 10 millions d'habitants. Ces riches territoires, enlevés à la France soit par la trahison, soit par la violence, fournissaient à la métropole des produits dont elle a grand besoin aujourd'hui : oléagineux, viandes, cacao, bois, cuivre, nickel, zinc, plomb, cuirs et peaux.

Si l'on compte les pertes causées par l'Angleterre à la marine marchande française, on arrive à un total de 723.000 tonnes ce qui représente le 1/4 de la flotte de commerce française en service en 1939. En un mot, depuis le 25 juin 1940 l'Angleterre nous a pris chaque jour : 4.500 km2 de territoires coloniaux et un cargo de 1.000 tonnes.

DANS LE PACIFIQUE

(SUITE DE LA PREMIERE PAGE)

se des opérations japonaises en Birmanie, les soucis de Tchoung-King ont grandi. Elle a perdu en Birmanie l'élite de ses forces motorisées, la frontière du Sud, qui a une importance considérable, a été enfoncée et les provinces de Yunnan et Se-Tchouan sont en grand danger. Le coup le plus dur pour Tchoung-King a été la perte de la route de Birmanie et la suppression des livraisons anglaises et américaines. Au début de la guerre, Tchoung-King recevait mensuellement d'Angleterre et des Etats-Unis environ 15.000 tonnes de marchandises par la route de Birmanie, à peine assez pour pouvoir continuer la résistance contre le Japon. Les chefs du gouvernement de Tchoung-King sont démoralisés par la perte de la route de Birmanie. Mais les Américains et les Anglais le sont bien plus encore, car si Tchang Kai Chek capitule, le Japon aura les mains libres pour réaliser ses plans aux Indes et en Australie. Maintenant que la Birmanie est aux mains des troupes japonaises et l'Océan Indien sous le contrôle de la flotte nippone, la seule façon dont l'Angleterre et les Etats-Unis puissent aider Tchoung-King est le transport par avions.

Tchoung-King, isolée de tous côtés, est condamnée à l'écroulement, et ce sort elle le partagera avec l'Angleterre.

Pour le Japon, la guerre ne fait que commencer

Tokio, 20. — Dans un discours prononcé à l'occasion de la fondation de la nouvelle « Association pour le service national », le général Tojo, premier ministre, a déclaré que la naissance de cette association politique constituait une preuve de la ferme volonté de toute la nation de répondre aux exigences requises pour une issue victorieuse de la guerre en Asie orientale.

« Pour le Japon, la guerre ne fait que commencer, a dit le général Tojo. Il est indispensable qu'en cette heure le peuple japonais fasse preuve de patience et d'unité. Le gouvernement est plus que jamais décidé à mener la guerre jusqu'à la victoire ; il compte sur le soutien total du peuple ».

Une déclaration de Marcel Bucard

IL FAUT CONSTITUER "LE CORPS FRANC DE FRANCE" POUR LA DÉFENSE DE NOS COTES

C'est devant une salle comble et un public enthousiaste que Marcel Bucard, chef du Francisme, a pris dimanche la parole à la salle du Palais de la Mutualité, à Paris, au cours d'une grande manifestation franciste.

Après avoir montré comment, au lendemain de 1918, l'esprit communautaire des tranchées céda le pas à l'individualisme, Marcel Bucard retraça brièvement l'action révolutionnaire des Francistes de 1933 jusqu'à la guerre. Luttant pour faire triompher leur conception de l'Etat unitaire garantissant une paix intérieure basée sur la justice, les Francistes eurent à subir toutes les rigueurs de l'ancien régime. Dissous en 1936 par le juif Blum, regroupés malgré la police, autorisés en 1941 par le Maréchal Pétain, les Francistes se sont rangés avec fierté sous le drapeau de celui qui, en 1917, décora Marcel Bucard au front.

Le chef du Francisme se tourne ensuite vers l'avenir.

« Notre pays retrouvera sa place en Europe en entrant hardiment aux côtés de ceux qui luttent pour une civilisation qui est la nôtre, contre l'abject régime judéo-bolcheviste. »

Marcel Bucard, longuement acclamé lance alors le même appel qu'à Nice, le 18 avril, à Marseille, à Limoges, à Toulouse : « Il faut constituer le corps franc de la France, chargé de la défense de nos côtes », affirma-t-il avec force, « car notre patrie ne peut être ni pour le bolchevisme, ni pour ses alliés capitalistes, revisseurs de nos colonies ! »

Le compte rendu intégral de ce discours sera publié cette semaine par notre confrère « Le Franciste », permanence de Lille, 54, boulevard de la Liberté.

LA GUERRE AÉRIENNE

(SUITE DE LA PREMIERE PAGE)

Les chasseurs Focke-Wulf et Messerschmitt mis en action au cours de ces batailles, sont rentrés sans perte à leur base.

L'attaque manquée contre le « Prinz Eugen »

Madrid, 20. — Le correspondant londonien du journal « Ya » mande que depuis l'attaque manquée de l'aviation anglaise contre le croiseur allemand « Prinz Eugen », les experts britanniques commencent à douter de l'efficacité de leurs armes et notamment de leurs torpilles.

Tandis que le « Prinz Eugen » n'a pu être détruit, les navires de guerre anglais « Ark Royal » et « Royal Oak » avaient déjà coulé après avoir été atteints par la première torpille allemande et, ainsi que le remarquent les milieux militaires de Londres, le « Hood » a fait explosion après la première salve de la marine allemande.

La répétition de ces incidents malheureux ne peut plus être expliquée par une plus grande chance du côté des Allemands ; elle prouve péremptoirement que les armes anglaises ne sont pas suffisamment fortes pour nuire aux bâtiments allemands.

Un raid aérien sur l'Allemagne coûte 12 avions aux Anglais

Berlin, 20. — On apprend encore, à propos du raid dépourvu d'effets militaires, que des bombardiers ont exécuté dans la nuit du 19 au 20 mai contre le territoire de l'Allemagne du Sud, que parmi les 11 appareils descendus par des chasseurs nocturnes et la D. C. A., se trouvaient 6 bombardiers quadrimoteurs. La radio anglaise reconnaît même que 12 appareils ne sont pas rentrés de cette expédition. Il en ressort donc que l'ennemi a perdu plus de 15 % des avions utilisés.

La Luftwaffe bombarde le port de Hull

Berlin, 20. — Le Haut Commandement de la Wehrmacht donne les précisions suivantes sur l'attaque déclenchée par l'aviation allemande contre le port de Hull dans la nuit du 19 au 20 mai.

Les premiers avions de combat allemands ont atteint leur objectif vers minuit. Cette puissante attaque dura environ une demi-heure. Malgré un feu intense de la D.C.A. ennemie, l'activité des chasseurs nocturnes et l'utilisation de ballons de barrage, les formations allemandes ont presque toutes jeté leurs bombes en volant à faible altitude. La plupart de ces bombes étaient de gros calibre et les observateurs ont pu constater de violents incendies en plusieurs endroits.

CINQ JUIFS FUSILLÉS A PARIS

Paris, 20. — Aux termes d'une proclamation du commandant du Grand Paris, cinq juifs de l'Est ont été fusillés à la suite d'un attentat commis contre un membre de l'armée allemande.

Il a été établi que des juifs de l'Est avaient pris part à plusieurs attentats contre des militaires.

Si les auteurs n'étaient pas découverts dans un délai donné, d'autres mesures seraient prises.

LA RÉVOLTE DES KURDES EN IRAN

Trébizonde, 20. — Des combats violents se déroulent pour le moment dans le Kurdistan iranien entre les troupes gouvernementales et des rebelles kurdes. Les troupes fidèles au gouvernement ont pris la ville de Kurs Ghale sous le feu de leur artillerie.

Le 2me Numéro de Mai de « SIGNAL »

Une fois de plus le magazine « SIGNAL » (second numéro de mai), se révèle en une superbe tenue artistique, une précieuse source de renseignements et de documentation précise autant qu'indiscutable, sur des faits qui, de près ou de loin, touchent à la guerre actuelle.

Voici d'abord un article très instructif sur ce qu'il faut exactement entendre par les mots « espace vital », si souvent soumis à une interprétation erronée, alors qu'ils tendent à décrire les justes rapports qui doivent exister entre les peuples dans le respect du droit de chacun. Un magnifique dessin nous révèle, en scène vécue, comment, à l'aide de charges explosives, les vaillants soldats de l'Axe viennent à bout des chars colosses soviétiques.

« Le butin de 250 guerres... » c'est ensuite à l'aide de tableaux saisissants et irréfutables, l'histoire des rapines commises par l'Angleterre au cours des siècles, au détriment de l'Espagne, du Portugal, des Pays-Bas, puis de la France, de l'Allemagne, de la Turquie, de la Chine, etc., etc...

Enfin, on nous présente le « Journal d'un commandant soviétique » qui révèle les conditions lamentables du commandement bolcheviste, et du ravitaillement des armées soviétiques, puis on nous divulgue « le secret » du succès des armées allemandes, qui réside dans la valeur de l'homme. Autres documents étonnants : « Comment A l'heure H... au point désigné de l'Océan, près des côtes américaines, se rencontrent deux sous-marins de l'Axe », et « Comment on dévoile les secrets de l'adversaire par la photographie aérienne et la Caméra ». Un panorama photographique de Leningrad illustre ce dernier article. D'autres articles, fantaisistes ou instructifs, achèvent de donner un grand attrait au second numéro de mai, de « Signal ».

LA CROIX DU MÉRITE DE GUERRE A DES PAYSANS ALLEMANDS

(SUITE DE LA PREMIERE PAGE)

Les Croix de Mérite de Guerre de 1re classe ont été remises par le maréchal de l'empire Hermann Gœring, le général-feldmaréchal Keitel, le général-feldmaréchal Milch et le ministre Speer.

Le maréchal Gœring et le ministre Speer ont prononcé des allocutions.

Un discours du Maréchal Goering

Au cours de la cérémonie, le Maréchal Gœring a remis en mémoire aux ouvriers et aux paysans allemands la politique de paix du Führer avant le déclenchement de la guerre. Il a rappelé à ses auditeurs les victoires sensationnelles déjà remportées au cours de cette guerre qui fut imposée à l'Allemagne.

A ce sujet, le Maréchal Gœring souligna les efforts soviétiques en vue d'un armement massif pour attaquer l'Europe. Le parlement bolcheviste est souillé du sang de milliers d'ouvriers.

Répétant leur expérience infructueuse de l'hiver dernier, les régiments soviétiques attaquent aujourd'hui sans ménagements et sans aucune tactique se sont heurtés par dessus des hécatombes de cadavres au front allemand inébranlable. Le Maréchal Gœring retraça une fois encore la rigueur extrême de l'hiver et les difficultés inimaginables que les soldats allemands avaient dû vaincre. Le Maréchal Gœring assura considérer les succès obtenus par les Allemands au cours de la campagne d'hiver comme la plus grande victoire qu'il soit possible de remporter.

Ensuite le Maréchal du Reich a décrit comment le Führer souffrit avec ses soldats dont il connaissait la situation jusque dans les moindres détails, mais le Führer ne pouvait transiger puisque seuls une discipline de fer pouvait surmonter les difficultés.

Au printemps, poursuivit M. Gœring, l'armée allemande tenait les positions qu'elle occupait en automne.

Enfin, le maréchal du Reich a parlé du service sur le front intérieur. En particulier celui de l'ouvrier et du paysan allemand auxquels de grands sacrifices sont demandés. Le Maréchal Gœring a terminé son discours en exprimant sa conviction que le front intérieur fera son devoir tout comme l'armée fait le sien sur le front.

LAIT GLORIA
le lait de maman
34-36, Boulevard de Courcelles, Paris
11.411

A LA CHAMBRE DES COMMUNES

(SUITE DE LA PREMIERE PAGE)

ment. Il réfuta l'assertion que les autres membres du cabinet Churchill n'étaient que des comparses muets et n'osaient formuler leur opinion. Enfin, il prétendit qu'en Churchill l'Angleterre possédait un chef comme elle n'en avait jamais eu, et que de nombreux membres de la Chambre des Communes auraient encore pour les qualités de Churchill autant d'estime que précédemment.

Cependant, la critique des fautes stratégiques commises fut vive et certains membres demandèrent qu'un homme à l'esprit clair et analytique, sans couleur politique, soit introduit dans la direction du quartier général combiné.

D'autres députés ont été d'avis qu'il n'était guère possible que ce soit Churchill qui conseille le cabinet, alors que c'est l'inverse qui devrait se produire.

Les attaques les plus violentes contre Churchill ont été le fait du socialiste Bevan. Il estima que Churchill « ne valait absolument rien » comme ministre de la Défense nationale. Une critique assez acerbe, mais moins violente, quant à sa forme, fut formulée par le conservateur Wardlaw Milne, qui s'est déjà par le passé souvent élevé contre la politique de la production. Il déclara clairement cette fois : « Je n'hésite pas à dire que je critique le premier ministre. Malgré la formation de comités de tous genres, chaque Anglais sait pertinemment qu'un seul avis prévaut en Angleterre et que c'est celui de Churchill. Il ne faut cependant pas s'attendre à une amélioration si Churchill partage son fardeau avec quelqu'un d'autre ».

Le débat d'hier a probablement été un des plus longs depuis le début de la guerre.

La critique n'attaquant pas personnellement Churchill a été conduite par l'ancien ministre de la Reconstruction, M. Greenwood. Il insista sur le fait que le peuple anglais n'obtenait aucun éclaircissement sur les nombreuses tragédies qu'il enregistrait. Il se dit également d'avis que le gouvernement devrait donner l'assurance formelle que ses intentions visaient à attaquer l'ennemi à l'Ouest. A ce moment toute l'Angleterre comprendrait que l'époque de cette attaque devait être fixée par le gouvernement en toute connaissance de cause et serait persuadée que les moyens étaient suffisants pour échapper à un second Dunkerque.

Informations Régionales

UN CULTIVATEUR DE LAMBERSART AVAIT DISSIMULÉ CINQ TONNES DE BLÉ

Les gendarmes ont saisi le stock

Les gendarmes de la brigade de Lambersart étaient en tournée de surveillance, du contrôle de livraison des blés.

Ils se présentèrent chez M. G. Masschelin, 63 ans, originaire de Comines, cultivateur, rue du Lompret, à Lambersart.

Interrogé, le cultivateur donna des détails sur ses livraisons antérieures, précisa par des chiffres et indiqua qu'il ne possédait plus un seul grain de blé à livrer.

Les gendarmes, doutant des déclarations de G. Masschelin, l'informèrent qu'ils allaient procéder à une visite des lieux. Le cultivateur ne se départit pas de son assurance.

Toutes les dépendances de la ferme étaient visitées. Il ne restait qu'un hangar, dans lequel étaient placés deux chariots, chargés de paille.

G. Masschelin, toujours très calme monta sur l'un d'eux et jeta bas deux ou trois bottes de paille : « Constatez vous-même », déclara-t-il aux gendarmes.

Mais il ne pensait jamais que les représentants de la loi allaient le faire. L'un des gendarmes se saisit en effet, d'une perche et traversa la paille. Enfoncée de 80 centimètres, la perche rencontra un corps résistant.

La paille fut enlevée. Il s'agissait de sacs de blé, d'un poids de 80 kilos chacun.

Les deux chariots en portaient 64 sacs, soit un poids total de 5.120 kilos. La marchandise et les véhicules ont été saisis et un procès-verbal été rédigé.

Le blé est allé grossir les stocks de la Société Coopérative de Lomme.

Indiquons enfin que, pour sa défense, le fermier a indiqué avoir conservé le grain pour nourrir ses bêtes.

INCORPORATION DE FARINE DE MAIS DANS LA FARINE PANIFIABLE

Par arrêté en date du 16 mai 1942, applicable dans les départements du Nord et du Pas-de-Calais, M. le Préfet de la région de Lille prescrit que les minotiers doivent incorporer à la farine panifiable la farine de maïs mise à leur disposition par le Groupement de Répartition des Farines dans la proportion maxima de 19 %.

ENVOI DE PLIS et PAQUETS POSTAUX

Il a été constaté que le contenu des plis déposés dans les boîtes aux lettres par les usagers de la poste est parfois trop volumineux pour les dimensions des enveloppes utilisées. En cours de transport, ces enveloppes se déchirent et leur contenu se répand dans les sacs à dépêches. Malgré tout le soin qu'apporte le personnel des P.T.T. à la reconstitution des plis ainsi détériorés, il n'est pas toujours possible de donner aux objets récupérés une affectation certaine. Ceux-ci sont alors dirigés sur le dépôt central des Rebuts à Paris.

Afin d'éviter ces travaux de réfection et des recherches souvent pénibles, il est recommandé, dans l'intérêt même des usagers, d'utiliser des enveloppes et emballages résistants, renforcés, le cas échéant, d'un croisé de ficelle.

De même, le conditionnement des paquets-poste doit être particulièrement soigné. Dans un grand nombre de cas, la perte ou la détérioration de ces objets n'ont pas d'autre cause que l'insuffisance d'emballage.

Concours dans les P.T.T.

Un concours pour le recrutement de 15 mécaniciens dépanneurs des services automobiles régionaux des P.T.T. aura lieu pour les épreuves écrites, le 24 juillet 1942 dans les centres désignés ultérieurement.

Les épreuves orales et pratiques seront organisées à une date et dans les centres qui seront fixés par l'Administration, après correction des épreuves écrites.

Pour être admis à concourir, les candidats doivent avoir accompli leurs obligations militaires et être âgés de 21 ans au moins et 30 ans au plus dans le courant de l'année 1942.

Cette limite d'âge est reculée d'un an par enfant à charge pour les candidats pères de famille et du temps égal à celui passé effectivement sous les drapeaux pour ceux justifiant de services militaires.

La liste d'inscriptions des candidatures sera close le 10 juin 1942.

Pour tous renseignements s'adresser à la Direction des P.T.T. du chef-lieu du département.

ECHOS ET CARNET

CALENDRIER. — Vendredi 22 mai lever du soleil, 6 h. 6 ; coucher, 21 h. 33.

Aujourd'hui : Saint Emile ; demain : Saint Didier.

T. S. F.

VENDREDI 22 MAI

Concerts : 7 h., 8 h., 8 h. 30, 11 h. 30, 12 h., 12 h. 30, 13 h. 15, 15 h. 30, 14 h. (chant), 17 h., 17 h. 15, 18 h. 10, 20 h., 20 h. 15; Informations : 7 h. 30, 8 h. 30, 13 h., 16 h., 18 h. 45.

A DOULLENS, DES GAMINS DE 11 A 14 ANS, VOLAIENT LES COLIS DESTINÉS AUX DÉTENUS DU CENTRE DE SURVEILLANCE

Depuis quelque temps, de multiples vols de colis et en particulier ceux destinés aux détenus du Centre de surveillance administrative, étaient commis en gare de Doullens. Pour opérer, les voleurs profitaient toujours que les wagons de marchandises soient en stationnement sur une voie de garage, en attendant leur déchargement.

Parfois, les colis disparaissaient, d'autres fois, ils étaient simplement fouillés et délestés des vivres et friandises qu'ils pouvaient contenir.

Malgré une active surveillance, il n'avait jamais été possible de découvrir les voleurs, lorsque hier, un jardinier, M. Fernand Gallet, qui travaillait non loin de la gare, vit deux gamins qui pénétraient dans un wagon en stationnement et en ressortaient peu après avec chacun un colis sous le bras.

M. Gallet interpella ces gamins qui s'enfuirent, abandonnant leur butin : deux colis destinés à des détenus du Camp de surveillance administrative.

M. Charles Bonnet, chef de gare, mis au courant, informe la gendarmerie. C'est alors que la très habile enquête, menée par le gendarme Barreau, réussit non seulement à identifier les deux voleurs, les jeunes C. P... et L. V..., tous deux âgés de 13 ans, mais encore à découvrir toute une bande de pillards du même âge : L. V..., 11 ans, et R. C..., même âge, qui avouèrent opérer depuis deux mois.

Lorsque les colis renfermaient des vivres ou des friandises, ils étaient partagés entre la bande ; s'il n'y avait que du linge et des vêtements, ils s'en débarrassaient en les jetant dans un puits à proximité de la gare.

Les parents de ces jeunes vauriens ont tous déclaré n'avoir rien su de ces vols.

Diplôme d'Études primaires préparatoires et certificat d'études primaires

1. En raison des circonstances exceptionnelles, sont autorisés à se présenter au Diplôme d'études primaires préparatoires: sans dispense: les élèves nés en 1929, 1930, 1931 et pendant le 1er semestre 1932 (arrêté du 13 mai 1949). — Avec dispense : les élèves nés pendant le 2e semestre 1932 (arrêté du 7 mai 1942).

2. Sont autorisés à se présenter au certificat d'études primaires : les élèves nés en 1929 ou à une date antérieure et ceux qui, nés ultérieurement, se sont déjà présentés au C.E.P.E.

On remarquera que les élèves nés en 1929 peuvent opter entre le D.E.P.P. et le C.E.P. Cette disposition permettra plus de souplesse dans l'orientation des élèves.

MM. les Inspecteurs d'Académie voudront bien prendre toutes mesures nécessaires pour faciliter l'inscription des candidats et retarder, le cas échéant, la date de clôture.

Dans toute la mesure du possible, il y aura lieu d'activer l'établissement des listes en chargeant les directeurs d'écoles de les arrêter définitivement pour leur établissement respectif.

En conséquence, les décisions portant refus de dispense d'âge sont annulées. Les candidats qui se trouvent dans les conditions pour se présenter au D.E.P.P. et au C.E.P. doivent opter pour l'un ou l'autre de ces examens.

Les chefs des établissements d'enseignement secondaire voudront bien tenir compte des dispositions ci-dessus pour l'entrée en 6e.

Les demandes d'inscription seront complétées, s'il y a lieu, les demandes de dispense d'âge au D.E.P.P. présentées en application de l'arrêté du 7 mai (note de service du 16 mai 1942) continueront à être adressées à l'Inspection Académique.

LA LUTTE CONTRE LE VARRON

UNE REUNION DE PROPAGANDE S'EST TENUE MERCREDI, A LILLE

Mercredi, au « Capitole », à Lille, s'est tenue une réunion de propagande de la lutte contre le varron.

Après avoir remercié les personnalités présentes, notamment M. Mercier, Intendant des Affaires économiques, Guilleume, adjoint de M. Duhameau, Inspecteur de la répartition industrielle, Schenk, Chef du Service du Cuir à l'Oberfeldkommandantur de Lille, et son adjoint ; Neuville, Directeur départemental des Services vétérinaires et son adjoint, M. Moine ; Champion, Directeur de l'Office de répartition du Cuir ; Motillon, Directeur des Cuirs verts de Lille ; Bossut, Directeur des Abattoirs de Lille, représentant M. Dehove, empêché, etc..., M. Louis Lefebvre, Directeur du Comité d'organisation de l'Industrie du Cuir de Lille, exposa les grandes lignes de la lutte contre le varron et présenta aux nombreux auditeurs M. Laguerre, Directeur du Comité des Cuirs verts de Paris.

Ce dernier, au cours d'une conférence très documentée, exposa les ravages du varron, qui cause en France plus d'un milliard de dégâts par an. Il indiqua notamment que des efforts devaient être faits dans l'Avesnois, région la plus contaminée de France. Ensuite fut projeté un intéressant film documentaire sur le « varron » qui gagnerait à être très diffusé.

L'IMPOSSIBLE RANÇON

Par Léon GROC

— 25 —

XV

TRAHISON

Dans son appartement du boulevard de Courcelles, Jacqueline, enfermée dans sa chambre, se livrait à une mystérieuse occupation lorsque sa femme de chambre frappa à sa porte.

— Qu'y a-t-il ? fit la voix irritée de l'artiste. J'avais défendu qu'on me dérange.

— Mais, madame, répondit la servante, c'est Mme Tissier qui insiste pour voir madame.

Après une courte pause, la voix de Jacqueline se fit entendre à nouveau.

— Suzanne, ma petite Suzanne, c'est peut-être le Ciel qui t'envoie !

Suzanne Tissier ouvrit de grands yeux étonnés. L'émotion de Jacqueline la surprenait évidemment.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? demanda-t-elle. Pourquoi ses mains tremblantes ces yeux pleins de larmes, toute cette agitation ? Et que font là sur cette table,tous ces écrins ouverts, ces perles, ces diamants ? Je te croyais, d'après les potins, si heureuse avec ton ami. Y aurait-il de la brouille ?

— Tais-toi, Suzanne, ne parle pas de lui !

— Alors, c'est cela, il y a de la brouille ! Oh ! tu sais, je ne l'aime pas beaucoup, moi ; je lui en veux de nous avoir privés de toi. On ne te voit plus, depuis...

— Tais-toi, dit encore Jacqueline. Mais sache qu'il n'est pour rien dans le désarroi où tu me surprends... Ma petite Suzanne, j'ai besoin de beaucoup d'argent !

— Eh bien ! demande-lui ce qu'il te faut ; il est assez riche pour te passer toutes tes fantaisies !

— Jamais je ne lui demanderai ! Oh ! je suis bien sûre qu'il me donnerait tout ce que je désirerais.Mais je veux qu'il l'ignore... Tu entends, il ne faut pas qu'il sache...

— Pauvre Jacqueline, quelle grosse sottise as-tu pu faire ? Enfin, elle ne me regarde pas, mais c'est grave d'en être réduite à engager ou à vendre tous ses bijoux ; car c'est bien là ton projet, ou je me trompe fort ?...

— Tu ne te trompes pas.. Il me faut aujourd'hui quatre cent mille francs ! Oh ! Je sais que ces bijoux valent bien plus, mais je sais aussi quelle dépréciation subissent aujourd'hui diamants et perles quand on est pressé de vendre. Ces jours derniers, déjà, j'en ai fait une première expérience.

Susanne regardait les joyaux étalés sur la table. Elle les fit glisser dans ses doigts, les remit en place et reprit :

— Je connais quelqu'un, moi, qui pourrait te prêter la somme sans que tu aies besoin de sacrifier tout cela, uniquement sur ta bonne mine !

Jacqueline la regarda d'un air absent.

— Quelqu'un ?... Sur ma bonne mine ? Je ne vois pas...

— Tu n'as pas beaucoup de mémoire, ma petite Jacqueline.Il s'agit d'un homme très riche qui avait pour toi un sentiment que tu n'as guère encouragé, mais qui se ferait une joie, aujourd'hui...

— Je te répète que je ne vois pas de qui tu veux parler.

Suzanne la regarda malicieusement et laissa enfin échapper :

— Michel Greyval !

— Lui, cet immonde individu ? Ah non ! par exemple. Mais comment peux-tu savoir ?

— Je l'ai revu, moi, et je t'assure que tu es injuste envers lui. C'est un homme généreux, délicat...

— Je t'en prie, n'insiste pas. La délicatesse de Greyval ! Si j'avais le cœur à rire, tu m'en donnerais le sujet. Mais ne parlons plus de cet individu qui me fait horreur. Aide-moi plutôt à vendre tout cela dans les conditions les moins désavantageuses que nous pourrons trouver.

— Suzanne secoua sa jolie tête bouclée.

— Comme tu voudras, dit-elle, mais tu auras du mal à tirer quatre cents billets de cela.

— Essayons toujours, veux-tu ?

... Tandis que les deux jeunes femmes commençaient l'ingrate et décevante tournée des acheteurs de bijoux, un conciliabule se tenait avenue Wagram, dans le cabinet de Michel Greyval.

Il avait fait venir l'ancien mari de Jacqueline. Et l'âme damnée du chef de la bande, le doucereux Carlin, complétait le trio.

Les trois hommes n'étaient pas d'accord.

— Pour moi, disait Géo le Balafré, je trouve qu'il faut savoir s'arrêter à temps. Quand la « Boscot » m'a proposé les cent sacs, j'avais bien envie de les prendre tout de suite, quitte à revenir à la charge plus tard. J'ai suivi les instructions, j'ai refusé. Mais si elle arrive à faire les cinq cents billets, et même un peu moins, je suis d'avis de nous en tenir là. Si on la pousse à bout, elle peut devenir dangereuse. Et puis ce « Boscot » a des façons de vous regarder qui vous font froid dans le dos. Il est malin,vous savez !

— C'est vrai qu'il est malin et qu'il peut nous donner du fil à retordre, approuva Greyval. Cinq cents billets, c'est tout de même une affaire. Mais le fric ce n'est pas tout. J'ai un compte à régler avec la Jacqueline, et avec son type. J'ai juré que je les retrouverais au tournant !

Carlin haussa les épaules. De sa voix suave, il répliqua :

— Un compte à régler ? Ça n'existe pas ! Cinq cents billets c'est quelque chose. Mais il y a mieux. Il y a beaucoup mieux. Je rêve, moi, d'une affaire gigantesque qui nous permettrait de tout liquider, de laisser choir toute la bande, et de pouvoir aller jouer les honnêtes gens quelque part. Je me vois très bien châtelain et philanthrope.

Il ricana doucement, frotta ses mains l'une contre l'autre puis tira de sa poche une pastille qu'il se mit à sucer d'un air béat.

Cependant Michel et Géo étaient devenus sombres. Le premier murmura seulement entre ses dents et comme à regret :

— Dangereux.

— Diablement dangereux, appuya le second.

Carlin se fâcha :

— Les beaux gangsters que vous faites ! dit-il. Vous risquez fréquemment votre liberté, votre peau quelquefois pour des affaires de quatre sous et vous renâclez devant le gros morceau. Voilà des mois et des mois que je nourris cette entreprise, elle est presque au point maintenant. Nous avons en main des atouts comme nous n'en avons jamais eu et vous reculez !

En cet instant l'humble comparse vêtu de noir, l'homme aux pastilles que tous les affiliés de la bande de Michel le gangster prenaient pour une sorte de domestique à tout faire, apparut comme le véritable chef.

Sans s'émouvoir davantage, il reprit :

— Heureusement, je n'ai pas attendu votre permission pour agir. Les choses sont engagées. Il n'y a plus à reculer !

Ses complices le considérèrent avec un étonnement mêlé d'admiration et d'effroi. Il expliqua :

— Savez-vous qui est actuellement auprès de la Jacqueline tandis qu'elle essaie de trouver la somme que nous lui avons demandée ? Ne cherchez pas, je vais vous le dire : c'est Suzanne, notre Suzanne...

— Elle passe pour être sa meilleure amie, objecta Greyval.

— Parbleu, c'est bien pour cela qu'elle la déteste ! L'autre a réalisé tout ce qu'elle avait rêvé elle-même sans y parvenir. Aussi notre Suzanne est-elle dévorée par l'envie, par la haine. Et c'est là un ressort bien puissant. C'est par elle que j'ai su que la Jacqueline pouvait nous servir dans notre « grande affaire ». Oh ! vous n'avez pas besoin de me regarder d'un air idiot.C'est vous Michel, qui m'avez parlé le premier de ce projet...

— Oui, mais j'y avais renoncé à cause de la difficulté.

— Je n'ai pas renoncé, moi. Ecoute, le Balafré, tu es un type à la redresse. Pour réussir une évasion, il faut en avoir dans le ventre et tu as réussi ! Michel ne t'a jamais mis complètement au courant de la « grande affaire ». Je vais le faire juge.

— Je sais vaguement, fit Géo, qu'il s'agit d'une entreprise qui frise l'espionnage, et ça c'est grave. On risque bien plus de se faire pincer que dans les opérations de racketing ou de chantage.

— Oui, mais le jeu en vaut la chandelle ! C'est l'hiver dernier qu'un gros bonnet étranger, qui fréquente Michel, lui a dit : « Il y a dans Paris un homme qui s'appelle Henry-Maximilien de Roche-Tonnerre, et qui, tout en amusant la galerie avec des théories scientifiques nouvelles et des découvertes anodines, poursuit la recherche de ce fameux « rayon de la mort » dont tant de savants de tous les pays ont rêvé la réalisation, mais qu'aucun d'eux n'a encore trouvé... » C'est bien ça, Michel ?

— C'est bien ça...

Géo le Balafré ouvrait de grands yeux. L'histoire était presque entièrement nouvelle pour lui. Il avait entendu parler de grands travaux de cet ordre en Angleterre, en Amérique, en Allemagne, mais il ne savait pas ce que c'était de cela qu'il s'agissait quand Michel et Carlin parlaient devant lui de leur « grande affaire ».

— L'étranger — il est inutile de le désigner plus clairement, — a dit encore à Michel que si Roche-Tonnerre trouvait quelque chose, et que si lui, Michel, arrivait par son industrie à en connaître le détail et à la lui livrer, il pourrait demander ce qu'il voudrait ; vous entendez bien, « ce qu'il voudrait », sans limitation, c'est-à-dire, des millions, des millions, et encore des millions.

Coupant court à l'exaltation qui le gagnait, il prit une nouvelle pastille et continua :

(A suivre).